

Maurice Mourier poursuit, dans ce numéro, en alternance avec sa seconde série de *Grands Transparents*, la publication de fictions que, nous a-t-il dit, « on peut aussi bien considérer comme des contes ou des poèmes en prose, eux aussi liés entre eux par une manière de thématique commune (celle de l'oiseau imaginaire ou de l'oiseau réel placé en situation imaginée) et proposés au lecteur sous un titre global point trop énigmatique : Zazzo.

Zazzo VIII. Salamalèques à mirages

Maurice Mourier

Maurice Mourier est romancier, critique littéraire et poète. Dernier ouvrage paru : *Par une forêt obscure*, Éd. de l'Ogre, 2016.

Une étendue plate entourée de rien, quoi de plus lugubre ? Or c'est ça, le désert, y a pas à chier. Ou plutôt si. Mais alors descendre du chameau, lui mettre au pied le boulet de cinquante kilos qui seul l'empêchera peut-être de se carapater, la vache ! Et puis lui demander gentiment de s'accroupir afin qu'on puisse remonter sur cet escabeau géant, enfin lui botter le cul parce qu'il ne veut jamais...

Evidemment, ça s'ouvre par le haut sur un grand ciel. Ils en font tout un plat. Tout est platitude ici, y compris les faux plats qu'il faut grimper sous un soleil, ne parlons pas du soleil, encore un emmerdeur de première. Seul le grand vent le voile un peu, mais alors quelle poussière ! Une poussière de sable, des millions de mouches jaunes, des millions, une infection !

Moche ! Mouches moches ! Moches mouches ! Alors le ciel ! Il paraît que de là-haut Dieu te voit. Tu parles. Une toile vide. La nuit, des étoiles froides. Comme un caca de

poisson. C'est blanc en général. Le caca oui, le caca, ouette, mais aussi le ciel, blanc avec cette grosse lumière idiote qui se pavane au milieu.

*À travers le désert immense
Par les champs et par les sentiers,
Je vois passer ce cavalier
Traversant l'espace en silence...*

Quel est le con qui a écrit ça ? Nos grands-parents l'apprenaient à l'école frangaouie, sûrement un clampin qui levait des forêts partout, le vert, la feuille verte, le champ de betteraves jusqu'à l'horizon, une guinguette au bord d'un étang plein de têtards et sur une table en bois brut le reginglard de la *Sélection du Chamelier*, frais et gouleyant, un délice, avec trois amandes salées et le cochon des familles qui vient coller amoureusement sur ton tibia son groin humide de rosée.

Traverse le chott, m'a dit l'autre. Au-delà tu les trouveras et tu m'en ramènes une, n'oublie pas, la zone des mirages est étroite, un ruban, mais

elle est très longue, je t'ai donné les instructions, si tu les suis à la lettre, pas moyen de les louper, moi je n'en veux qu'une, ça n'est pas grand chose, tu me dois bien ça. Il m'a menti sous sa barbe. Les gens des mirages, juste au centre du chott, mais comment trouver le centre dans cette saloperie d'espace gris de fer, plat comme un plat de nouilles et de sentier nulle part ! J'aurais dû louer un GPS de chameau, Soueid m'aurait fait un prix, c'est un bon Juif, même l'imam dit qu'il ne faut pas lui en vouloir s'il est juif, il ne l'a pas fait exprès, Dieu regardait à côté, un moment d'inattention et paf ! il s'est retrouvé juif, ça n'arrive pas qu'aux autres !

Il a dit avant la nuit, deux heures avant la nuit, ou bien juste au moment où se lève la lune, s'il y a de la lune, et pleine surtout, le rivage scintille et elles viennent faire leurs ablutions ou bien s'abreuver, je ne me rappelle pas bien ce qu'il m'a dit, le raki était bon, il y avait des pois chiches grillés, arrête de te secouer, chameau de merde ! ah ! il a vu quelque chose, l'oasis pardi ! Il sent l'eau, brave bête !

*Sans la divine Providen-en-ceu
L'infortuné bédouin
N'irait pas loin.
Mais Dieu dans toute sa clémence
[en-ceu
Pour porter son fardeau
Lui a donné l'chameau.
Ahi ! Aho ! Ah ! qu'il est beau
[quand il trot-teu,
Ahi ! Aho ! ah qu'il est beau
[l'chameau !*

Je n'ai pas la berlue. Chaque pas qu'il fait, son grand trot mou, me rapproche des flots que je vois miroiter au

loin, distinctement miroiter au milieu des hauts palmiers. Palmes, palmes, soyez plus almes que la flamme qui brille au bout de ce sentier ! Mais déjà retentissent les appels alternés des mâles. Les gloussements plutôt, tandis qu'ils se précipitent, égaillés, vers les eaux vibrantes qu'irise une brise qu'on n'entend pas d'ici, bien qu'elle crisse sur le sable, assurément, autrement où serait le charme magique de ce bain auquel participent les oiselles qui à leur tour s'élancent mais sur leurs pattes plus courtes ont moins de chance de parvenir à l'eau lustrale avant le coucher du soleil ? Les coqs, les Salamalecs au bec rouge, je les aperçois sans peine se courbant et se relevant dans la lumière ponceau. Ils font leurs dévotions à la mer. La mer de sang qui reflue sur leurs pieds robustes, écailleux, gainés au-dessus du genou d'un feutrage de plumes bouffantes.

Mais les poules Salamalèques, hors d'haleine elles, s'épuisent avant de pouvoir tremper un ongle dans l'eau qui se retire devant elles, devant leurs ailes déployées. Trop lourdes pour voler, encombrées de croupions, harassées, trahies par leur cœur fragile, elles tombent une à une, tout à fait comme on me l'a dit.

*Puis la nuit tire son rideau
Et de tous bestiaux macache
Partis loin sans laisser de traces
Les oiselles et les oiseaux
Il vaudra mieux faire dodo*

Le premier rayon de cet horrible soleil à l'œil mauvais me réveille, non, les blatètements de vieux pressoir rouillé (ô pinard absent !) de Juliet, mais ce crétin de chameau a bien fait, pour une fois, son paturon avant

gauche chatouillé par un grand voyou de scorpion incolore qui sort du sable, époussette sa carapace et cligne des pinces. Je suis vite sur pied. Nous déguerpissons sans même pisser un coup, de guerre lasse, maussades et raplapla, tout comme le paysage. Le sol de la cuvette s'est abaissé. Putain de désert. Il fait un froid de gueux. Nous sommes des gueux. Dégueulasses d'abord, où se débarbouiller dans ce pourrissoir où défèquent des milliards de mouches ? Chott et chiottes, un même mot. Julot foule en renâclant des coquilles accumulées. Autrefois sur ce fond plat comme une main qui serait plate s'étendait une nappe d'eau. Les mousmés du bord du lac, sous les saules pleureurs, laissaient couler le noir ruisseau de leurs cheveux. Elles ne portaient aucun voile, à quoi bon ? Ni Yahvé, ni Allah, ni tous les autres coqs enturbannés n'avaient encore surgi du désert et pourquoi je vous le demande ? Parce qu'il n'y avait pas de désert.

Le désert, perdition des cervelles molles que le soleil fait bouillir et dont les bulles seront un jour celles des papes, de tous les papes, les papes gais, les papes tristes, les sempiternels remueurs de coquecigrues ! Les esprits frappeurs de poitrines, les prosternicoles, les lamantins de la vallée de larmes, les saltimbanques du zéro, zozos avides d'enzozoter le pauvre monde, assez stupide toutefois pour les accueillir !

Ah, misère ! Comme les abeilles les Salamalèques n'avaient guère besoin de bourdons. Elles les jugeaient pour ce qu'ils sont : du verbe creux habillé en galant, du propos spongieux avec de la guirlande autour, du beau langage de singe-prince. Et s'en passaient le plus souvent, soupirant

d'aise sous leurs palmes, seules ou à deux.

*Ah oui, ça c'était le bon temps
Que longtemps donc y a, qui
[passe !*

Ne pas oublier de rapporter à mon ami ces corps crispés en quoi se sont recroquevillées les plus belles. Roses des sables, poings serrés, perdrix grises, choses grenues sous la main comme autant d'étoiles tombées, autant d'aréoles, vous fûtes filles avant de devenir oiseaux puis de vous immobiliser, de vous cristalliser, cailles au nid piégées dans vos cocons de sable.

Julot sagement se dirige vers le trou d'eau puant qu'il a senti à cent kilomètres en aval. Nous y arriverons peut-être. Je me demande si le fond de bouteille que j'ai mis à tremper il y a, je ne sais pas, je revenais de Foum Tataouine, m'attend toujours ou si ce salaud d'Abdallah, qui ne crache pas sur le Chablis, l'hypocrite, l'aura lampé. Si c'est le cas, il ne m'en aura pas laissé une goutte. Sinon, sera-t-il assez frais ? ☺